l'enseignement, ils trouvent encore le temps d'aider MM. les curés, spécialement aux temps de Noël et de Pâques. Quelques-uns même, pendant les vacances, se reposent des fatigues de l'année en prêchant des retraites fermées et des retraites aux religieuses.

Voici le témoignage qu'a bien voulu rendre à notre communauté Monseigneur Ovide CHARLEBOIS :

— « De Regina, je me suis rendu à Gravelbourg... Quel beau pays !... Belle église, très beau Collège. J'ai trouvé ce dernier de mon goût. On a là un beau personnel d'Oblats. Ils font une œuvre admirable. L'esprit religieux y règne, ainsi que l'esprit d'union, de charité, de famille. J'en ai rapporté une bonne impression. »

La divine Providence a visiblement béni notre Œuvre ; et nous pouvons espérer que notre Collège fera, pour les nôtres de la Saskatchewan, ce que nos magnifiques collèges du Québec ont fait pour nos compatriotes.

X. — La triste Fin d'un vieux Tambour [1].

Au mois de janvier dernier, un beau jour de dimanche, je reçois, d'une de mes Indiennes catholiques, le message suivant :

— « Chef de la prière, mon père est gravement malade ; il te demande, avec instance, de venir le voir et prier pour lui. Au commencement de la semaine prochaine, il t'attendra tous les jours. Hâte-toi de venir ; il est bien malade, mon père... »

Il n'y avait pas à hésiter, — d'autant plus que celui qui m'appelait était loin d'être un ange : c'était un vieux jongleur d'autrefois, un « médecineur », un joueur de tambour, etc., et, pour tout dire en un mot, c'était ce vieux

(1) Récit gracieusement envoyé aux « *Missions* » par le R. P. Henri BOISSIN, originaire du Diocèse de Viviers (1871-1897-1898), Directeur de la Mission Sainte-Croix, à Cross-Lake, Vicariat du Keewatin (via Norway House, Man.), Canada.

John Peters, un des personnages les plus fameux dans la nation des Peaux-Rouges du Lac de Travers.

Je me hâte donc de préparer mon voyage. Je vais dans la Réserve, de porte en porte, quêter une traîne à chiens avec son propriétaire. Après plusieurs refus, j'ai la bonne fortune de trouver mon affaire dans la personne d'un grand diable de protestant, de mes amis, un des plus fameux prédicants de l'Église méthodiste. Il consent volontiers — moyennant finance, bien entendu — à devenir mon guide et mon compagnon de route. Il possède une magnifique traîne à chiens et, qui plus est, une bonne paire de grandes jambes pour courir après.

Le lendemain, de grand matin, nous étions en route, sur la neige des lacs et à travers les forêts.

Nous fîmes ensemble, je dois l'avouer, un bien bon ménage. Une fois pourtant, mon compagnon, par manière de plaisanterie, trouva à redire à la barbe, pourtant fort respectable, du Missionnaire :

— « Mon Père », me dit-il, « tu es assis trop haut dans la traîne : le vent contraire, frappant sur ta barbe, arrête l'élan du traîneau et lui donne un mouvement de recul. »

— « Qu'à cela ne tienne », lui répliquai-je, « tu vas être satisfait. »

Et, du coup, je disparais tout entier dans les profondeurs de ma robe de lièvre, heureux et fier de posséder une barbe si puissante...

Le soir venu, après une course de 35 milles, nous arrivions à destination, à la faveur du beau clair de lune qui avait dirigé notre dernière étape.

J'entre chez mon malade, qui m'attendait encore.

— « *Ah! Notta, ni miweysiten e wepamitan* — Ah! mon Père, que je suis content de te voir », me dit-il, en me donnant la main.

Et il me conte, alors, toute l'histoire de sa maladie :

— « Je t'ai fait demander, car je suis bien mal, et j'ignore si je reviendrai à la santé. Je ne sais trop quel chemin va prendre mon âme, quand elle quittera la terre, et je crains de ne pas voir le Grand Esprit. Montre-moi le bon chemin, mon Père. Je le sais, j'ai été bien méchant;

j'ai passé toute ma vie dans le désordre et les amusements coupables. Mais, tout cela, je le regrette et le renie pour toujours. Je veux désormais être un bon priant. »

— « C'est bien, mon grand-père », lui dis-je : « je suis content de te voir. Oui, je te montrerai le bon chemin, et j'y placerai ton âme... Je t'apporte, aujourd'hui, la grande médecine du Bon Dieu. Sans doute, tu L'as offensé, beaucoup. Mais Il est miséricordieux : Il te pardonnera et, si c'est son bon plaisir, te rendra la santé. Mais, avant tout, c'est ton âme que je viens guérir. Tu me raconteras ta pauvre vie, dans la confession sainte. Et, demain matin, je dirai la Messe pour toi; je te donnerai la bouchée de la prière (Communion), et le Grand Esprit deviendra de nouveau ton Ami. »

Le bon vieux fut tout consolé par ces paroles; il se confessa, lui et tous les siens; et, après avoir récité et chanté en commun la prière du soir, je me retirai dans une cabane voisine, pour le repos de la nuit.

En attendant le sommeil, je promenais mes regards autour de moi, pour y contempler toutes les beautés de cette admirable habitation. Tout de même, quelle transition, de ce beau palais, si propre et si grandiose, de l'École Saint-Joseph, de Cross Lake, — où je reposais, hier soir, dans ma petite chambre de Principal — à cette cabane de huit pieds sur dix, et huit pieds de haut, avec ses murs en troncs d'arbres, bousillés avec de la mousse, son toit plat, du même style, et couvert de terre. Pour plancher, la terre nue, recouverte de quelques branches d'épinettes. En guise de fenêtre, un petit trou carré, à côté du tuyau du poêle, dans le toit. C'est par ce trou que nous vient toute la lumière du jour, et le froid pareillement. Le soir venu, la dame du logis dit à son enfant : « Ma fille, va fermer la fenêtre. » Et la petite grimpe sur le toit, pour y déposer, sur le trou de la fenêtre, un vieux bout de planche..., et voilà notre fenêtre fermée. Grand Dieu ! quelle pauvreté ! — Et c'est là que nos Indiens passent les longs mois de l'hiver !... Je m'y trouvais, d'ailleurs, aussi heureux que dans notre grand Pensionnat de Cross Lake. Roulé dans ma robe de lièvre, tout à côté de mes Sau-

vages, je me retrouvais et pouvais, en toute réalité, me rédire le Missionnaire des pauvres...

Je ruminais, tranquillement, ces douces pensées, déjà à moitié endormi, quand, soudain, un tapage infernal retentit au-dessus de nos têtes. C'était une bande de chiens, en train de se disputer et de batailler sur le toit. « Il ne faudrait tout de même pas », me disais-je, « qu'il en tombe quelqu'un dans la marmite, par le trou mal fermé de la fenêtre !... ».

Le matin venu, je retourne à mon vieux malade, pour célébrer la sainte Messe. Je tâche de me faire un petit trou, — au milieu d'un tas de couvertures, chaudières, guenilles de toutes sortes — pour y installer ma chapelle portative, que je place, tout doucement et avec précaution, sur une vieille planche crasseuse, clouée sur la muraille.

Pauvre JÉSUS ! Le voilà, de nouveau, rendu à l'étable de Bethléem. Encore quelques instants, et le grand Roi du ciel, à la voix de son Missionnaire, descend en ce misérable taudis, pour de là s'en venir reposer dans le cœur du pauvre malade, afin de lui apporter le pardon, la lumière et la vie.

— « Ah ! mon petit-fils », me dit mon vieux sorcier, après la cérémonie, « je suis bien content et je te remercie; car, depuis que je t'ai vu, que tu as prié pour moi, il me semble que je vais mieux. Oui, je serai bon, désormais, et servirai, fidèlement, le Grand Esprit. »

Puisse-t-il être sincère, le pauvre sorcier !...

Quelques jours après, au retour d'un autre voyage pour baptême, je revis mon vieux jongleur et le trouvai bien mieux. Il voulut encore, de concert avec sa chère moitié, recevoir la sainte Communion.

— « Mon petit-fils », me dit-il, tout d'un coup, d'un air de triomphe, « je t'annonce une grande nouvelle : ce fameux tambour que tu n'aimais pas et que tu m'avais si souvent défendu de frapper, pour les danses païennes, eh bien, ce tambour, il est réduit en cendres ! Sur mon ordre, mes enfants l'ont brûlé, hier ! »

— « Voilà qui est bien, mon vieux John : j'en suis bien

content, et je t'en félicite. Mais de grâce, je t'en prie, qu'il soit bien brûlé, pour tout de bon, et ne ressuscite jamais plus de ses cendres ! »

— « *Iapwé, Nosisim, namawikatch* — Vraiment, mon petit-fils, jamais plus », s'écrié mon converti.

Dieu veuille qu'il dise vrai !...

Et vous, amis lecteurs, par vos bonnes prières, aidez ce vieux joueur de tambour de Cross Lake à tenir sa promesse et à rester, jusqu'à la mort, un bon et fidèle serviteur du Grand Esprit.

Henri Boissin, *O. M. I.*

XI. — Les sages Réflexions d'un vieux Missionnaire [1].

Monseigneur et bien-aimé Père,

Quand, il y a deux ans, je me trouvais, en France, près de notre intéressante jeunesse de Lyon et de Lumière, les Rév. Pères Supérieurs m'avaient aimablement demandé de leur adresser quelques mots sur nos très belles Missions du Natal. Des télégrammes, l'époque des vacances, la hâte du départ précipité, tout conspira contre notre intention ; et je dus partir, sans donner ma conférence.

J'y ai souvent pensé ; et je me suis, enfin, décidé à préparer la chose et à lui donner, en compensation, plus d'envergure, car je voudrais, par ce présent récit, atteindre nos scolastiques eux-mêmes. Placée sous votre égide, Monseigneur, cette petite conférence écrite ne pourra qu'y gagner.

Tantôt je vous y parlerai, tantôt je leur adresserai la parole. Ce sera un peu insolite ; mais vous voudrez bien passer là-dessus, car, soit dit tout simplement, j'espère bien pouvoir les intéresser quelque peu. Et voilà pour l'exorde...

(1) Conférence écrite (25 novembre 1926), par le R. P. Louis Mathieu, Directeur de la Mission d'Oakford (Natal), et adressée à S. G. Mgr notre Révérendissime Père Général.